

Résidentiel.

Figurez-vous une résidence tout ce qu'il y a de plus résidentiel. Un grand bâtiment, cinq étages, vingt-cinq appartements de tailles diverses, une cour avec des dalles en béton et des platanes coincés dans leurs enclos de pierres, un enfant, perché sur son vélo, perpétuellement en train de faire des cercles dans la dite cour, et cet enfant, c'est moi. Enfin, c'était moi, j'ai été cet enfant, et depuis d'autres ont pris ma place car la résidence ne peut vivre sans le bruit grinçant des pédales qui tournent. Comme dans toutes les résidences, je connaissais et saluais mes voisins lorsque je les croisais, ils me demandaient des nouvelles de ma mère, et de ma petite sœur, et j'en prenais de leur fils aîné et de leur chat Minou. Et puis, encore, toujours, je recommençais à pédaler, car la résidence attendait que le bruit reprenne, qu'il vienne à nouveau bercer ses façades. Il arrivait, parfois, que la météo ne soit pas *propice*, que la pluie ou l'orage servent de prétexte à ma mère pour me garder au chaud, en pyjama. Il me semblait alors entendre la résidence geindre, pleurer, hurler parfois. Ma mère faisait mine de rien, mais je savais avec certitude qu'elle l'entendait aussi, qu'elle écoutait pleurer la résidence car elle se livrait invariablement à son petit rituel, pour oublier ses plaintes. De son visage, elle chassait l'angoisse qui la gagnait dans un premier temps, pour y afficher une expression figée mais joyeuse. Elle nous prenait ensuite, ma sœur et moi, tout contre elle, sur le grand canapé de cuir qui trônait dans le salon de notre petit appartement, et allumait, chose fort inhabituelle, la télévision sur la chaîne des dessins animés. Elle augmentait le volume, et nous restions là, jusqu'à ce que la résidence cesse de pleurer, tous les trois blottis, immobiles.

Parmi tous les habitants de la résidence, les plus résidentiels de tous étaient sans nul doute les Droyer. C'était un couple bien sous tous rapports, qui logeait dans l'appartement en face du nôtre. Il était pharmacien, elle était secrétaire. Madame Droyer était une formidable pâtissière, et, puisqu'elle et son époux n'avaient jamais eu d'enfants, elle mettait un point d'honneur à nous faire goûter, à ma sœur et moi, toutes les délicieuses victuailles qui sortaient de sa cuisine. Elle descendait souvent nous voir, vers 17h, dans la cour, une demie-heure à peine après notre retour de l'école, ma mère était encore au travail et les généreuses parts de gâteau que notre voisine offrait à nos estomacs d'enfants invariablement affamés comptent parmi mes plus doux souvenirs d'enfance. Elle remontait bien vite, s'affairer chez elle à ses occupations d'adulte, et ma sœur et moi, adossés à un platane, dégustions nos festins en regardant rentrer, un à un les divers travailleurs de l'immeuble. M. Droyer, réglé comme une horloge suisse, arrivait à dix-huit heures trente-cinq, très précisément. L'air jovial, il ébouriffait mes cheveux en me demandant comment se portait ma mère et montait quatre à quatre les marches de l'escalier, généralement sans attendre de réponse. Ma mère et Mme Droyer s'entendaient bien, elles se dépannaient du sucre ou des œufs à l'occasion et discutaient comme le font les voisines, entre deux portes, sans jamais pénétrer dans l'appartement de l'une ou de l'autre, toujours à voix basse, sans grands éclats de rire, elles se parlaient souvent, comme des voisines, sans rien se dire. On voyait rarement les Droyer ensemble, car, lorsque son mari rentrait à la maison, Mme Droyer n'en sortait plus. Ils devaient être très amoureux, pour rester dans leur appartement, seuls, se suffire l'un à l'autre. Depuis mon vélo, je rêvais souvent à leur amour en regardant la lumière dorée qui fuyait par leur large fenêtre, au deuxième étage. Leur appartement semblait beau, bien décoré, toujours propre, le soir de merveilleux fumets s'en échappaient et de temps en temps, j'apercevais une silhouette au pas léger qui semblait se faufiler, comme pour ne pas être aperçue de moi. Peu après dix-neuf heures, je laissais mon petit vélo rouge et montais pour le dîner. Je trouvais ma famille déjà attablée, dans la petite cuisine où les odeurs alléchantes se faisaient assez rares, mais où le rire tendre en sonore de ma mère et les gazouillis joyeux de ma sœur, qui ne manquaient jamais à l'appel, donnaient à tous les plats de pâtes au beurre le goût de réconfort qui semblait manquer au monde. Le plus souvent, après que nous ayons mangé, la résidence restait calme, elle s'assoupissait sans bruit. Mais parfois, après le repas, lorsque ma sœur dormait, et que ma mère entendait les murs craquer et grincer plus tard qu'à leur habitude, elle m'autorisait à sortir faire du vélo encore, comme si elle avait su qu'il le fallait pour les bercer, pour qu'ils se rendorment. Et quand, enfin, le silence revenait, elle passait la tête par la fenêtre de la

cuisine, qui donnait sur la cour, et me rappelait à elle. Ces soirs-là, elle avait un air sombre, comme si elle en avait voulu à la résidence de me tenir éveillé si tard. Elle fermait la porte derrière moi, à double tour, ce que font toutes les mères célibataires. J'étais convaincu que si la résidence refusait de se taire ces soirs-là, c'était parce que je n'avais pas assez pédalé durant la journée, j'avais manqué à mon devoir, et cela causait du souci à ma mère, alors, les jours suivants, je pédalais plus fort encore, plus longtemps, plus vite. Pour satisfaire la résidence. Pour qu'elle laisse dormir ma sœur, et que ma mère et moi puissions profiter de la soirée, tous les deux à la maison. Cela ne marchait pas toujours, mais je continuais d'essayer.

Un soir, je devais avoir huit ans, la résidence refusa de se taire. Elle criait plus fort que d'habitude, ses cris étaient horribles, tantôt stridents, comme des pleurs, comme des suppliques, tantôt tonitruants, monstrueux. Elle semblait nous menacer de ses coups sourds et de ses craquements. J'étais épuisé, j'avais pédalé toute la soirée, mais rien à faire, elle était insatiable. Elle hurlait, elle pleurait. J'ai fini par abandonner, j'avais échoué, je n'avais plus la force. Alors, je suis remonté voir ma mère, qui avait l'air terrifié, je crois qu'elle pleurait. On s'est blotti tous les deux, tremblants, dans notre grand canapé, et on a attendu. Attendu encore. Qu'elle s'endorme. Qu'elle se taise. Que cela cesse. Et puis soudain, les hurlements cessèrent, et trois coups lourds ébranlèrent notre porte. Ma mère se précipita vers l'entrée, regarda à travers le judas et poussa un petit cri. Vite, elle ouvrit la porte, et, la claqua aussitôt derrière la frêle silhouette de Mme Droyer qui venait de s'effondrer à ses pieds. Deux tours de clés. Trois si elle avait pu. Ma mère m'envoya dans ma chambre, je devais l'y attendre, elle viendrait vite me voir, elle venait toujours m'embrasser avant la nuit. La résidence ne pleurait plus, mais elle rugissait encore, les coups raisonnaient dans les murs. Elle craquait. Elle menaçait.

Ma mère n'est pas venue me voir ce soir là et je ne pus dormir. Je restai assis contre ma porte, pour écouter. Elles étaient toutes les deux dans le salon, Mme Droyer sanglotait, ma mère murmurait je ne sais quoi, encore et encore. Toute la nuit. Je pense que si elle n'a pas voulu que je reste avec elles c'est pour ne pas gêner Mme Droyer, parce que les adultes ont honte d'avoir peur, son mari devait être absent et, seule dans leur grand appartement vide, elle avait dû être effrayée par les hurlements de la résidence. Et avoir peur devant un enfant c'est toujours gênant, c'est pour ça que les adultes font mine de rien. Ça ne prenait pas avec moi, mais je ne jugeais pas la voisine. Ces cris étaient affreux. Ils auraient glacé le sang de n'importe qui. Même moi. Au petit matin, quand j'ai rejoint ma mère dans le salon elle était seule. Mme Droyer était partie voir sa sœur quelques jours, probablement pour fuir la résidence. Après cette nuit-là, elle s'est tenue à carreau quelques temps, plus de plaintes, ni de menaces, j'ai même fini par ranger mon vélo. Mais parce que rien ne dure jamais, la voisine a fini par revenir, et les pleurs par reprendre. J'ai pédalé encore, et encore, en vain. Les murs n'en avaient jamais assez.

Et puis les Droyer ont dû en avoir marre, parce qu'ils sont partis, comme ça, du jour au lendemain. Elle ne m'a même pas dit au revoir, et je ne l'ai plus revue. Lui est parti avec panache, comme toujours, dans une belle voiture bleue avec des gyrophares et un chauffeur en uniforme. Ma mère a beaucoup pleuré quand ils sont partis, elles devaient être plus proches que ce que je pensais. mais au moins, pendant un temps, la résidence nous a laissé dormir, je crois qu'elle devait être contente que les Droyer partent, parce qu'ils ne faisaient jamais de vélo.

Et puis quelques mois plus tard, parce que rien ne dure jamais, les plaintes ont recommencé, elles semblaient venir d'en haut, ce devait être la faute des Martin, les voisins du troisième. Leurs enfants préféraient la trottinette, on ne les entendait jamais pédaler dans la cour.

J'ai appris à dormir malgré les cris, et j'ai donné mon petit vélo rouge à ma sœur, elle descendait souvent en faire dans la cour. Un jour elle s'est lassée, car après tout, vivre en résidence c'est accepter qu'il y ait un peu de bruit. Ça fait partie du charme.